Pastoralia

Archidiocèse de Malines-Bruxelles ▪ mars / avril 2021 ▪ 2

Bimestriel - Wollemarkt 15, 2800 Mechelen - nºP2 A9708 - Bureau de dépôt: Bruxelles X - Photo: © PxHere.com

« Dieu fit faire un détour à son peuple »

Se préparer au mariage

Le christianisme arménien

| ÉDITO

ICI ET MAINTENANT

Avez-vous vu ? Les journées rallongent, la lumière est plus présente, un air de printemps flotte dans les nuages ! La nature s'apprête à retrouver ses atours de verdure, les oiseaux virevoltent dans les haies. En ce temps de carême, nous marchons vers Pâques, moment charnière dans la vie des chrétiens. Pour illustrer la solidarité entre les croyants, de nombreux gestes sont posés, çà et là. Soutien aux démunis, aux précarisés, aux exclus, aux plus fragiles… En cette période prolongée de pandémie sanitaire, ils sont nombreux à se sentir au bord du chemin, happés par le découragement. Les plus vaillants d'entre nous se voient confier la mission de leur porter secours par un regard souriant, une attention discrète, une aide efficace, un signe de commune humanité. À nous de trouver les pépites dans notre besace, quitte à creuser dans nos propres réserves. La fraternité est à ce prix.

Avides de changements, les hommes et les femmes de notre monde souffrent du manque de perspectives établies. Voilà un carême répété : l'ignorance du futur. Plutôt que de tirer des plans sur la comète, contentons-nous du présent, avec certitude. Belle montée vers Pâques à vous !

■ *A. Tasiaux, rédactrice en chef*

SOMMAIRE N°2 MARS - AVRIL 2021

Réflexion du cardinal De Kesel

3. « Dieu fit faire un détour à son peuple »

Vie du diocèse

6. Se préparer au mariage

8. Ils ont testé le parcours

10. La quarantaine du Tour d'Église

12. 60 ans de Carême de partage

13. Carême en demi-teinte ?

14. Les communautés catholiques de langues diverses à Bruxelles

Parole aux jeunes

16. Enseigner autrement… Oui, mais…

17. Vous avez dit distanciation ?!

© alamy.com - DERJAN

L'Église dans le monde

18. Mémoires d'un administrateur au Congo

20. Le christianisme arménien

Formation continue

24. Nouveauté en formation des catéchistes

26. Pour l'Avent 2021, une nouvelle traduction du missel !

27. Une « Année Saint-Joseph »

© B. Coulie

© E&F-APEF

Comment s'abonner ?

Gestion des abonnements
Véronique Thibault : 02 533 29 36
pastoralia@diomb.be

IBAN : BE53 2300 7228 7753
Comm. : "abt Pastoralia francophone"
6 numéros / an : 32€ ou 55€ deux éditions (fr et nl) pour la Belgique.
70€ pour l'Europe ; 80€ pour le monde.

CathoBel

TENEZ-VOUS AU COURANT DE L'ACTUALITÉ DE L'ÉGLISE SUR
WWW.CATHOBEL.BE

Newsletter Nieuwsbrief

Inscrivez-vous sur : www.kerknet.be/archidiocèse/newsletter

Les avis de nominations, de démissions et de décès sont envoyés via la newsletter et accessibles en ligne sur **www.cathobel.be/dioceses/archidiocese-de-malines-bruxelles/personalia/**

Pastoralia
Rue de la Linière 14
1060 Bruxelles

02 533 29 36
lundi, mardi et vendredi
de 9h à 13h

Éditeur responsable
Geert De Kerpel, Wollemarkt 15, 2800 Mechelen

Rédactrice en chef
Angélique Tasiaux - 0478 46 41 01
a.tasiaux@diomb.be

Secrétariat de rédaction
Véronique Thibault
02 533 29 36
pastoralia@diomb.be

Mise en page
Mathieu Dulière

Équipe de rédaction
Samuel Bruyninckx ; Geert De Kerpel ; Mgr Hudsyn ; Anne-Élisabeth Nève ; Anne Périer ; Tommy Scholtes ; Angélique Tasiaux ; Véronique Thibault ; Jacques Zeegers

Imprimeur
Halewijn NV - Halewijnlaan 92 - 2050 Anvers

Nous respectons votre vie privée et la législation relative à ce sujet (RGPD). Si vous avez une question, adressez-la à privacy@diomb.be

Malgré notre vigilance, il est possible que certains ayants droit nous soient restés inconnus. Nous restons à leur disposition.

Les articles de ce numéro ont été clôturés le 1er février 2021.

Réflexion du cardinal De Kesel

« Dieu fit faire un détour à son peuple »

Il y a un an, la pandémie débutait dans nos régions. Au même moment, le cardinal Jozef De Kesel est tombé gravement malade. Notre archevêque partage très ouvertement avec *Pastoralia* comment il a vécu cette double épreuve.

© PxHere.com

Le coronavirus nous accable depuis de nombreux mois. Certes, il y a l'espoir donné par les vaccins, mais la fin de la pandémie n'est pas encore en vue. Il s'agit d'une grande épreuve, pour toute la planète, et donc aussi pour l'Église. L'an passé, au moment où le virus fit son apparition, j'ai été frappé par la maladie. Cela m'a conduit à vivre une double épreuve. S'il nous arrive d'entendre parler de cancer chez d'autres personnes, il ne nous vient guère à l'esprit que cela pourrait nous arriver aussi. C'est d'ailleurs ce qui s'est aussi passé pour la pandémie : ailleurs, oui, c'est possible, mais pas ici, pas en Occident, dans nos contrées si développées. Depuis lors, nous devons bien reconnaître que nous sommes tous, sans distinction aucune, des hommes et des femmes fragiles, vulnérables. Et que nous avons besoin les uns des autres.

L'ÉPREUVE

Celui qui se voit confronté à une crise, ou qui est gravement éprouvé, souhaite en connaître la fin le plus rapidement possible. Voilà bien une réaction normale. Cela dit, j'ai toujours été fasciné par une petite phrase du Livre de l'Exode, au chapitre 13. On y décrit le Peuple de Dieu prêt à quitter l'Égypte, en route vers la Terre promise. Cela n'aurait en soi aucun sens de faire pendant quarante ans un large détour par le désert ! De fait, on peut rejoindre cette Terre en allant tout droit vers le nord : voilà un chemin bien plus court. Mais le Seigneur se fait du souci… car sur cette voie rapide, on rencontrera les Philistins, au risque de ne pas survivre à cette confrontation. De peur, le Peuple élu risque de vouloir faire demi-tour, vite fait bien fait. Alors surgit cette petite phrase tout à fait surprenante : « *Dieu fit donc faire au peuple un détour par le désert* » (Ex 13,17).

On dit d'une épreuve qu'elle doit être supportée. Qu'on doit la traverser. Cela demande du temps. Bien évidemment, on veut aussi vite que possible retourner à l'ordre du jour habituel, pour mettre en œuvre ce qu'on était habitué à faire. Mais le détour, avec toute la patience qu'il requiert, aidera à redécouvrir ce qui risquait d'être oublié par les habitudes et la routine du quotidien. C'est ce qui m'est arrivé. Au fil de l'épreuve, très concrètement, je me suis fortement attaché à la Prière des Heures, avec les psaumes et les passages de l'Écriture sainte. J'aimerais vous partager cette expérience.

REDÉCOUVERTE

Il va de soi que cela fait des années que la Prière des Heures m'est familière. Pourtant… j'ai fait

l'expérience d'une redécouverte et d'un ressourcement qui m'apportent une grande consolation. Je ne me rappelle pas avoir pris la décision de prier avec plus d'attention. Cela m'est en réalité tombé dessus. Probablement à cause de ma maladie, avec les incertitudes qui vont de pair. J'ai été assez soudainement touché par des paroles qu'en d'autres temps, j'aurais laissé passer presque sans y être attentif. Elles exprimaient si bien ce qui se passait en moi.

Cela commence déjà avec ces quelques mots qui ouvrent la prière : « *Dieu viens à mon aide ; Seigneur à notre secours* ». L'habitude en avait fait une introduction de routine, avant la « vraie » prière. Mais j'ai découvert qu'ils forment déjà le cœur de toute ma prière. C'est si bref, si clair, si simple, si vrai, sans ambages. C'est ainsi que, tout au long de la journée, je les reprends, dans un esprit d'abandon. Ils proviennent du psaume 69,2 : « *Je suis pauvre et malheureux, mon Dieu, viens vite. Tu es mon secours, mon libérateur. Seigneur, ne tarde pas* ». Ou encore, comme au psaume 37, 23 : « *Viens vite à mon aide !* »

C'est alors que je me suis rendu compte que cet appel à l'aide est immédiatement suivi de « *Gloire au Père et au Fils et au Saint Esprit* ». Ces paroles-là étaient aussi devenues une routine, reprises ensuite à la fin de chaque psaume. J'ai fini par comprendre que ces paroles doivent toujours être les ultimes, même après un appel à l'aide. Il en va d'ailleurs de même dans la liturgie de l'Eucharistie : le *Kyrie* est suivi immédiatement par le *Gloria*. Ou encore après le *Notre Père*, lorsque le prêtre demande au Seigneur de nous rassurer dans les épreuves, l'assemblée répond : « *Car c'est à Toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire !* » C'est bien parce qu'à Lui appartiennent la puissance et la gloire, que nous pouvons aller vers Lui pleinement confiants. À qui irions-nous sinon ?

© Charles De Clercq

« MON ÂME S'ATTACHE À TOI ! »

Au fil des jours, certains psaumes ou parties d'entre eux ont éveillé mon attention. Je les connaissais bien sûr. Je les avais déjà si souvent priés. Pourtant, en une fois, certains mots, certains versets résonnent tout autrement. Ils me touchent. Je m'y arrête, je les répète. Ils m'aident aussi tout au long de la journée. Ils expriment si bien ce qui se vit en moi. J'aurais bien de la peine à tous les mentionner ici. Mais c'est ainsi que le psaume 62 m'est devenu particulièrement cher. C'est le premier psaume des *Laudes* du dimanche, à la première semaine. Vers la fin, aux versets 7-9, nous prions « *Dans la nuit, je me souviens de toi et je reste des heures à te parler. Oui, tu es venu à mon secours. Mon âme s'attache à toi, ta main droite me soutient* ». C'est si simple, si profond, si intime et plein d'abandon : *mon âme s'attache à toi !*

Ou, comme dans le psaume 61, 6-9 : « *Je n'ai mon repos qu'en Dieu seul ; oui, mon espoir vient de lui. Lui seul est mon rocher, mon salut, ma citadelle : je reste inébranlable. Mon salut et ma gloire se trouvent près de Dieu. Chez Dieu, mon refuge, mon rocher imprenable. Comptez sur lui en tous temps, vous, le peuple. Devant lui, épanchez votre cœur : Dieu est pour nous un refuge.* » Ou encore ces quelques versets du psaume 56,2-4 que je reprends sans cesse pendant la journée : « *Pitié, mon Dieu, pitié pour moi ! En toi, je cherche refuge, un refuge à l'ombre de tes ailes, aussi longtemps que dure le malheur. Je crie vers Dieu le Très-Haut, vers Dieu qui fera tout pour moi. Du ciel qu'il envoie le salut.* »

SOLIDARITÉ

Les mots de la Sainte Écriture sont ainsi devenus les miens. Pourtant, il s'agit en premier lieu de la Parole de Dieu. Les mots mêmes du Christ. On

prie dès lors en *communion* avec Lui. On rejoint en quelque sorte sa propre prière. Lui, le Grand-prêtre, qui demeure auprès du Père et y intercède pour nous (cf. Hé 9.24). Cette *communion* avec Lui élargit aussi notre cœur. On ne voit pas que notre propre angoisse, notre peine. On rejoint la peine des autres. On prie aussi pour eux. On partage le même ressenti ; on découvre une profonde solidarité. Universelle.

Voilà en tout cas ce que la pandémie nous a appris : que nous sommes vulnérables, responsables les uns des autres ; que cette Terre, comme le pape François le répète si souvent, est notre Maison commune. Plus fort encore, que nous sommes tous enfants du même Père, comme il nous y exhorte dans sa dernière encyclique *Fratelli tutti*. Cette solidarité doit toujours rester en ligne de mire pour l'Église, et en particulier pendant cette crise du coronavirus.

Voilà déjà un an que nos communautés chrétiennes ne peuvent pas ou si peu se rassembler, notamment pour l'Eucharistie. Le nombre de fidèles est limité à quinze. Avec les autres cultes reconnus, nous avons demandé aux autorités publiques de tenir compte de l'ampleur des lieux de culte. Nous n'avons rien obtenu. Cela aussi fait partie de l'épreuve qu'il nous faut traverser. En faisant appel à la foi et à la créativité. Cela fait mal. Mais ne perdons pas de vue que cela ne rompt pas notre *communion* avec le Seigneur. Ce détour peut nous rappeler ce que peut-être nous risquions d'oublier.

COMMUNION

L'Eucharistie est et reste « la source et le sommet » de toute la vie chrétienne. Mais elle n'exclut pas les autres formes de *communion*. Bien au contraire : elle les suppose. De même que les disciples d'Emmaüs n'ont reconnu le Seigneur à la fraction du pain qu'après qu'Il leur ait parlé en chemin et que leur cœur en brûlait. Dans son Exhortation apostolique *Verbum Domini*, le pape Benoît XVI reprend (au n°54) cette citation de S. Jérôme : « *La chair du Seigneur est une vraie nourriture et son sang est une vraie boisson ; ce vrai bien, qui nous est réservé dans la vie présente, consiste à manger sa chair et son sang, non seulement dans l'Eucharistie, mais aussi dans la lecture de la Sainte Écriture. En effet, la Parole de Dieu, puisée dans la connaissance des Écritures, est une vraie nourriture et une vraie boisson.* »

> **“Quand nous écoutons la Parole de Dieu, c'est la Parole de Dieu et le Corps et le Sang du Christ qui tombent dans nos oreilles[1]”**

L'Eucharistie n'est pas « quelque chose » que nous recevons, mais *communion* au Seigneur. Cela vaut tout autant pour l'écoute attentive et priante de la Parole de Dieu. Nous trouvons ailleurs cette citation vraiment surprenante : « *Quand nous écoutons la Parole de Dieu, c'est la Parole de Dieu et le Corps et le Sang du Christ qui tombent dans nos oreilles*[1] ». Bien sûr, S. Jérôme n'évoque pas ici la *communion* sacramentelle. Mais il s'agit quand même de la *communion* au Christ en sa plénitude, qui est réellement présent et se donne à nous.

« *Dieu fit faire à son peuple un détour.* » L'épreuve dure évidemment plus longtemps en faisant des détours. La tentation nous guette de vouloir revenir dans les plus brefs délais à ce qui était prévu. Mais le détour peut aussi être un *kairos*, un temps favorable, un temps de grâce. Un temps pour ne pas rester figé dans une attitude purement défensive. « *Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ; n'endurcissez pas votre cœur* » chantons-nous chaque matin dans le psaume 94. La plupart du temps, c'est à l'improviste que le Seigneur vient à notre rencontre et qu'Il nous fait entrer en *communion* avec Lui. Il le fait de multiples façons, quand bien même l'écoute attentive et priante de sa Parole restera toujours à la première place. Tout particulièrement maintenant, il le fait aussi à travers tous ceux qui sont menacés ou désespérés à cause de la pandémie. La prière *et* la solidarité : elles restent les fondements de notre vie chrétienne, dont l'Eucharistie est source et sommet.

Que le Seigneur nous aide sur le chemin de ce détour et qu'il nous prépare à célébrer à nouveau l'Eucharistie avec toute la communauté.
Puisse ce jour advenir bien vite !

■ *Cardinal Jozef De Kesel,*
archevêque de Malines-Bruxelles

1 *In Psalmum.* 147: *CCL* 78,337-338.

© alamy.com - DERJAN

Se préparer au mariage

Le vicariat du Brabant wallon a publié en octobre 2020 le septième « document d'orientation pastorale ». Ce *Guide des rencontres de préparation au mariage* revalorise le sacrement de mariage dans ses dimensions spirituelle et conjugale.

Le mariage chrétien engage un homme et une femme à vivre toute leur vie ensemble. Une préparation solide se révèle donc indispensable pour un tel engagement. Il s'agit en effet de permettre aux fiancés non seulement de comprendre en quoi consiste le sacrement de mariage et de réaliser la valeur des quatre fondamentaux (fidélité, liberté, fécondité et indissolubilité), mais aussi de les aider à découvrir comment vivre concrètement leur amour en tant que chrétiens dans le quotidien et dans la durée !

Or, nous nous retrouvons face à un réel défi aujourd'hui lorsque se présentent à nous des fiancés qui sont souvent loin de l'Église et appartiennent à la génération « Y », une génération hyper connectée, vivant avec la technologie, peu réceptive aux modes d'enseignement style « conférence », « topo » … Par ailleurs, la plupart vivent déjà ensemble avant le mariage. Il n'est donc pas étonnant que les équipes pastorales « Couples et Familles » aient établi la préparation au mariage comme leur priorité ! Au Brabant wallon, sous l'impulsion de Mgr Hudsyn, l'équipe « Couples et Familles » s'est penchée sur la question pendant plusieurs années par un travail de réflexion, d'analyse et d'expérimentation, en collaboration avec plusieurs célébrants et une septantaine de couples accompagnateurs. En voici les différentes étapes.

LA MISE EN PLACE DU PARCOURS

Une première rencontre de prêtres et de couples accompagnateurs en 2012, suivie d'une plus large enquête entre 2015 et 2016 (rencontre de nombreux acteurs sur le terrain et analyse de données sociologiques), a permis de mieux connaître les pratiques en vigueur, les besoins pour la préparation au mariage, ainsi que les défis rencontrés par les couples d'aujourd'hui. Le vécu des couples et des familles et le souhait de tous les intervenants d'un parcours mieux défini ont démontré la nécessité d'adapter l'accompagnement des fiancés.

Publiée en 2016 à la suite des deux synodes sur la famille (2014 et 2015), l'exhortation apostolique *Amoris Laetitia* a donné l'impulsion nécessaire à la mise en œuvre de nouvelles pratiques. Le pape François y prône en effet un parcours dans la durée valorisant et montrant la richesse du mariage ; il parle d'une *pédagogie de l'amour* où les contenus permettent à la fois un approfondissement des différents aspects de la vie familiale, la présentation du kérygme (NDLR : le contenu de la foi) et des lectures bibliques ; il encourage la participation de plusieurs acteurs,

avec des couples accompagnateurs, des sessions de fiancés et des personnes capables d'accompagner les fiancés en cas de difficultés.

La lettre pastorale des évêques de Belgique de 2017 reprend cette exhortation en insistant sur l'importance de voir le parcours de préparation au mariage comme un vrai *catéchuménat du mariage*. Ils y proposent trois thèmes de formation – *Que signifie être chrétien aujourd'hui ? Que signifient un mariage et un foyer chrétiens ? La préparation de la liturgie du mariage* – et insistent aussi sur la nécessité de proposer, en plus des rencontres avec le célébrant, des rencontres avec des couples « témoins » et des sessions où les fiancés partagent avec d'autres. À la suite du travail exploratoire et de toutes ces orientations, l'équipe « Couples et familles » a donc développé un parcours d'une durée d'au moins neuf mois avec trois « acteurs » : le célébrant, le couple accompagnateur et la session de deux jours avec d'autres fiancés. Elle encourage les prêtres à appeler des couples accompagnateurs. Elle propose à ceux-ci des soirées ou des matinées de formation et a préparé des dossiers dans lesquels ils peuvent puiser des ressources à proposer aux fiancés. En outre, une brochure *En route vers le mariage* suggère aux futurs mariés des sessions de préparation au mariage. Parmi ces propositions, la session du vicariat « SPM » (session de préparation au mariage) permet aux fiancés d'aborder, à travers des méthodes participatives, les dimensions spirituelle et conjugale du mariage.

TESTÉ ET APPROUVÉ

Une phase d'expérimentation de deux ans a permis d'améliorer le parcours grâce aux nombreux échanges avec les couples accompagnateurs et plusieurs célébrants. En mai 2020, une évaluation plus large a eu lieu avec les différents acteurs et plusieurs fiancés. Il en est ressorti les points suivants : la complémentarité des acteurs se révèle efficace et appréciée par chacun ; la période de neuf mois est bien acceptée et le parcours est gérable pour l'agenda de la plupart des fiancés ; la nécessité pour les célébrants et les couples accompagnateurs de rencontrer plus de trois fois les fiancés est soulignée, ainsi que l'importance renouvelée d'approfondir la Parole de Dieu.
La prise en compte de ces conclusions a permis les derniers ajustements et la rédaction du document d'orientation pastorale dont voici les grandes lignes : le parcours de préparation au mariage englobe les dimensions conjugale et spirituelle (en insistant sur la Parole de Dieu) ; il cherche à s'adapter au mieux aux fiancés d'aujourd'hui et à chaque couple en particulier ; il s'étend de préférence sur une période minimale de neuf mois ; il se déroule en trois parties : un week-end de deux jours (ou équivalent) avec d'autres fiancés, en début de parcours, trois rencontres ou plus avec le célébrant et trois rencontres ou plus avec un couple accompagnateur.

Les couples accompagnateurs et le célébrant travaillent en étroite collaboration et leurs rencontres avec les fiancés s'entrecroisent. Enfin, le document d'orientation pastorale propose l'accueil des fiancés dans la communauté ecclésiale.

Le pape François vient de décréter une année *Famille Amoris Laetitia* du nom de l'exhortation apostolique dont on fête le 5e anniversaire en mars. Il y rappelle l'importance de la préparation au mariage. Quelle formidable opportunité pour encourager tous les acteurs à travailler ensemble et mettre en pratique ce nouveau parcours au service des fiancés et de l'Amour !

■ *L'équipe de la pastorale « Couples et Familles » du Brabant wallon*

Ils ont testé le parcours

© iStock

Claire et Maxime, jeunes mariés
Donner plus de sens à notre mariage à l'Église

Nous avons été contents d'apprendre que nous aurions une préparation au mariage qui rejoindrait notre désir de donner plus de sens à notre démarche.

Dans ce parcours, nous avons préféré la partie plus individualisée avec le couple accompagnateur et nous la conseillons à tous ! Entre les rencontres mensuelles, nous avions des sujets sur lesquels discuter entre nous. Nous avions vite été pris par le flot des préparatifs pour le jour J et cela nous a permis de nous arrêter, de nous retrouver à deux et de prendre le temps de discuter et d'échanger sur des thèmes importants. Par exemple, la discussion que nous avons eue sur le texte *La maison bâtie sur le roc* (Mt 7, 21-27) nous a amenés à prendre conscience des points forts de notre couple. Les rencontres régulières avec le couple accompagnateur étaient l'occasion d'échanger avec eux, de poser nos questions, de débattre, mais aussi d'entendre le point de vue d'un couple « qui dure ».

Lors du week-end de retraite, pouvoir échanger et discuter avec des couples de fiancés venant de différents horizons fut constructif et enrichissant. Par la suite, nous avons préparé la messe avec le prêtre. Ce parcours nous a pris du temps, mais cela en valait vraiment la peine ! Nous regrettons d'ailleurs de ne pas nous y être pris plus à l'avance, car plus la date du mariage approchait, plus il devenait difficile de trouver du temps pour des moments d'échange véritable.

Cédric et Coralie, couple accompagnateur
Une expérience qui en vaut la chandelle

Nous sommes ravis de remplir cette mission qui, pour nous, revêt deux aspects : la transmission de l'expérience et la spiritualité conjugale. Il s'agit d'un partage sur les joies et les difficultés, la communication et l'importance de prendre du temps à deux pour échanger sur tous les sujets. Au sein de notre propre couple, nous discutons des thèmes que nous proposons aux fiancés et on se surprend à se découvrir encore aujourd'hui !

Les rencontres avec les fiancés, toutes différentes, sont toujours humainement très belles. La première rencontre est enthousiasmante : les fiancés arrivent avec beaucoup de questions, puis ils partagent leur vie dans un climat de confiance et d'écoute.

Il y a d'autres temps forts, comme des moments de prière ensemble, les remerciements des fiancés qui, au début dubitatifs, repartent reconnaissants, et le jour du mariage quand le prêtre nous invite à nous approcher d'eux pour l'échange des consentements.

Nous rencontrons les prêtres et les autres couples accompagnateurs qui partagent leurs 'trucs et astuces' et nous sommes aidés par la formation et les outils du vicariat. Nous apprécions qu'une structure se mette en place autour de la préparation au mariage ! C'est une mission très enrichissante sur les plans spirituel, humain et même amical ; une belle façon de redynamiser son propre mariage. Parfois, on arrive fatigués à une rencontre, mais on se dit toujours, à la fin, que le jeu en valait la chandelle !

Emmanuel, prêtre qui accompagne des fiancés
Accompagner en Église

Ce nouveau parcours avec les fiancés nous fait travailler en Église, dans la complémentarité de nos vocations. Le prêtre, comme pasteur, appelle les couples accompagnateurs et peut voir celui qui conviendrait le mieux pour tels fiancés. Ces accompagnateurs sont de plus formés et outillés de dossiers thématiques par le service vicarial, ce qui est un bon soutien pour remplir au mieux cette mission. Lire ces dossiers est aussi une sorte de formation permanente pour le prêtre. En devenant couples accompagnateurs, des paroissiens deviennent *sujets* et non pas seulement *objets* de la pastorale. Ils s'enrichissent et portent la Bonne Nouvelle du mariage, comme le recommande *Amoris Laetitia*.

Je connais aussi le contenu de la session de deux jours du vicariat pour y avoir participé, et j'en apprécie la pédagogie. Pendant mes rencontres avec les fiancés, je peux prendre appui sur ce qu'ils ont vécu. J'ai ainsi vu des fiancés reprendre un chemin de foi grâce à cette session ; d'autres touchés par leurs échanges avec leur couple accompagnateur. D'où l'importance d'appeler différents chrétiens à cette mission. Quand le Seigneur a touché les cœurs, c'est *tout bénef* et une grande joie pour le prêtre ! Ce parcours est aussi inscrit dans la vie de la paroisse, qui accueille les fiancés. C'est donc une nouvelle chance de connexion pour l'Église et pour les fiancés.

Jean-François, animateur de la session de préparation au mariage
Donner le goût de nourrir son couple

Le week-end entre fiancés relève l'importance de prendre régulièrement deux jours à deux pour nourrir vie conjugale et vie spirituelle. J'aime toujours souligner qu'en Mc 10 et Mt 19, Jésus nous rappelle le projet de Dieu pour le couple « au commencement » (Gn 2) : une communion conjugale et spirituelle. Pour moi, la session permet d'outiller les couples pour vivre cet idéal et se protéger des serpents qui souffleront dans leurs oreilles. Concrètement, il s'agit de donner aux fiancés l'opportunité d'utiliser des outils de communication et de faire l'expérience de la méditation de la Parole de Dieu et de la prière en couple. La pédagogie interactive entre les fiancés et avec les animateurs permet de faire le lien entre les dimensions conjugale et spirituelle du mariage.

Les fiancés sont pour la plupart des *fidèles qui ne pratiquent pas assez*[1]. Je suis touché et enthousiasmé par leur recherche d'un amour humain tellement vrai que l'amour divin y a toute sa place. Leur préparation au mariage les a nourris. Ils ne reviendront peut-être que pour le baptême d'un enfant. Là, ne ratons pas l'occasion de leur offrir aussi un parcours nourrissant liant conjugalité (car le petit va venir troubler le couple), parentalité et vie de foi.

1 Cf. *Ces fidèles qui ne pratiquent pas assez… Quelle place dans l'Église ?* Valérie Le Chevalier, Lessius, 2017

Les week-ends de préparation au mariage de l'Église de Bruxelles

Sandra Desmet et son mari André Vanderstraeten, diacre, ont recréé une proposition de préparation au mariage pour Bruxelles, à l'invitation de Mgr Kockerols.

Forts de leur expérience de couple, ils tentent de répondre à la grande diversité des fiancés : on se marie plus tard, nombre cohabitent, le sentiment religieux n'est pas toujours partagé, et, à Bruxelles, l'un des fiancés est souvent d'origine étrangère ce qui implique bien souvent une préparation ici, mais un mariage ailleurs.

Que proposent Sandra et son mari ? De prendre son couple au sérieux ! En deux jours, au fil d'enseignements et de partages à deux ou avec le groupe, on couvre les sujets suivants : la communication, la force du sacrement de mariage, la prière, la sexualité, la fécondité, le pardon. Le rythme soutenu laisse des pauses pour la prière à deux et une eucharistie. Au final, malgré le Covid-19, la formule séduit et ceux qui venaient, entraînés par leurs fiancés, repartent confiants pour le grand jour et le chemin à venir.

Infos :
www.catho-bruxelles.be/pcf/

■ *Anne Périer*

© Pixabay

La quarantaine du Tour d'Église

Dans la vie d'Église, la « quarantaine » de préparation à Pâques constitue un temps fort. Bien des aspects de la vie du chrétien y sont particulièrement mis en évidence. Pour explorer plus en détail le riche contenu de cette période, je comparerai ce temps de quarante jours avec une course cycliste.

À LA LIGNE DE DÉPART DU MERCREDI DES CENDRES

Le coup d'envoi des quarante jours a été donné le mercredi des Cendres. Le démarrage est d'autant plus frappant qu'il n'est pas donné un dimanche, mais un jour de semaine. C'était un simple jour ouvrable, même si beaucoup étaient en congé en cette période.

Dans la liturgie de ce mercredi, les cendres grises ont plutôt une teinte de désillusion. Les croyants sont remis à leur place ; ils reçoivent à entendre « Connais-toi toi-même », « Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière ». Il n'y a pas de place pour la présomption ni la bravade. Chacun doit avoir sous les yeux l'état de sa situation.

Personne n'entend volontiers qu'il est fragile, éphémère. Être mortel est notre sort à tous. L'intention n'est pas de nous décourager, mais bien de nous aider à être honnêtement sur la ligne de départ, sans nous surestimer.

Le signe de croix par lequel nous entamons notre périple nous rappelle que nous sommes baptisés au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Les paroles du Père continuent à résonner dans nos cœurs : « Tu es mon enfant bien aimé ». Il est bon de nous rappeler notre baptême, non pas comme quelque chose d'il y a longtemps, mais comme un bain de divine bonté d'où nous renaissons toujours à neuf. Notre condition est fragile. Nous pouvons cependant, poussière tirée de la terre, vivre de l'amour que Dieu continue à nous adresser.

UN SPORT D'ÉQUIPE

Pour notre périple, il ne s'agit pas de faire preuve de nos records personnels. Les croyants ne sont pas des concurrents. Il ne s'agit pas non plus de courses contre la montre individuelles. La course est ici une prestation d'équipe, en communauté d'Église. Aussi étonnant que cela puisse paraître pour des spécialistes du sport cycliste, nous souhaitons arriver ensemble dans les limites de temps voulues.

Cela demande une attention particulière envers tous les équipiers. Il s'agit d'apprendre à rouler au service les uns des autres et pas seulement pour les favoris, au nombre desquels nous aimons nous compter. Il est important de nous soucier les uns des autres et de nous donner un bon programme de service, de 'lavement des pieds'. Nous pouvons tant représenter mutuellement, si nous mettons nos talents au service de l'équipe. Parfois, nous voyons, lors de courses cyclistes, comment d'habiles coureurs reculent dans le peloton pour tirer à nouveau celui qui risque d'abandonner. Si des chrétiens sont forts, ils n'hésitent pas à être là pour les plus faibles. Ils savent d'ailleurs que les rôles peuvent rapidement être inversés. Se porter, se supporter les uns les autres fait partie du circuit. Dans l'Église universelle et dans la grande famille humaine, nous avons partout des équipiers. Pendant notre périple de quarante jours, nous nous exerçons à la solidarité avec les plus fragiles en tant de pays du monde. Le Carême de Partage nous aide à élargir notre regard et nos occasions de donner à ceux qui doivent vivre dans des conditions inhumaines.

Dans un véritable lien d'Église, il y aura aussi place pour celui qui, parfois sciemment, alourdit le périple. Celui qui a opté pour son propre plaisir, et en a fait porter le poids par les autres, n'est pourtant pas mis hors course. Sur le chemin de Pâques, l'octroi de nouvelles chances de la part de Jésus est mis en pratique. Le pardon peut porter du fruit ; des concurrents devenir des frères et/ou des sœurs. Si personne n'est définitivement condamné ou radié, et que chacun reçoit à nouveau une place dans l'équipe, toute celle-ci en devient plus forte.

LE PARCOURS

Le parcours qui nous mène à Pâques ne nous est pas étranger. Nous l'avons déjà reconnu auparavant. Il est en fait chaque année le même. Il n'y a que nous qui sommes chaque année différents. Le parcours se présente comme tout parcours : partir de quelque part pour arriver quelque part. Cela va de soi et c'est en fait très biblique. Le pays que nous laissons derrière nous est marqué d'un manque de liberté. C'est le pays de pharaon où nous étions esclaves et ne pouvions être nous-mêmes. Nous rêvons de l'arrivée, la terre promise où goûter le lait et le miel de justice et de paix. Cependant, nous ne roulons pas simplement d'un pays à l'autre. Entre la sortie du pays de pharaon et l'entrée en terre promise, il y a la traversée du désert. Il s'agit là de rouler courageusement et de supporter la lassitude. Entre l'espoir du renouveau et la nostalgie du passé. C'est un temps où l'on désire Dieu de manière purifiée et où l'on cède aux idoles qui rétribuent plus vite. C'est un temps de privation, mais aussi de manne, une nourriture qui nous tient en mouvement. La traversée ne s'accomplit pas au petit trot. Comme jadis le peuple a traversé le désert pendant quarante ans, nous, nous recevons quarante jours pour arriver en terre promise.

ARRIVÉE À LA NUIT DE PÂQUES

L'arrivée des chrétiens qui vont vers Pâques se présente tout autrement que celle d'une course cycliste. En cours de route, il n'y a pas de compétition. La liturgie de la nuit pascale ne comporte aucun podium pour un petit groupe de vainqueurs. Tous peuvent, en pensant au vêtement blanc du baptême, porter un maillot ou une écharpe blanche. Après un temps exigeant d'approfondissement et de renouvellement, nous sommes prêts à être baptisés ou à renouveler nos promesses de baptême. Nous sommes témoins en nous-mêmes et auprès des autres du changement que nous avons vécu en cours de route.

Au long du parcours varié, nous sommes devenus des femmes et des hommes nouveaux. Dans nos pensées, nos paroles et nos actes, nous ressemblons plus au Seigneur Jésus. Dans la joie et la gratitude, librement et de tout cœur, nous exprimons la foi de notre baptême. Nous nous engageons pour la suite du chemin de vie à nous détourner du mal et à nous tourner vers Dieu qui donne vie et fait vivre.
À vous tous, je souhaite un parcours béni sur le chemin de Pâques.

■ *+ Koen Vanhoutte,*
évêque auxiliaire pour le Brabant flamand & Malines

Cette introduction est approfondie par Mgr Koen Vanhoutte dans une vidéoconférence qui a été transcrite. La vidéo et le texte (en néerlandais) se trouvent sur www.vlbm.be.

60 ans de Carême de Partage !

Du mercredi des Cendres jusqu'à la fête de Pâques, nous sommes invités à vivre le Carême de Partage.

© E&F APEF

UN PEU D'HISTOIRE...

Lors du carême de 1961, les évêques de Belgique avaient lancé un appel en faveur des victimes de la faim de la province du Kasaï en République démocratique du Congo, indépendante depuis le 30 juin 1960. Cet appel des évêques était intitulé : *Entraide et Fraternité*. Cette expression fut reprise comme nom pour l'organisation non gouvernementale (ONG) chargée ensuite des Carêmes de partage[1].

Ces campagnes se sont ensuite tournées vers d'autres pays du Sud pour promouvoir « le développement de l'Homme et de tous les Hommes », comme le pape Paul VI y invitait les chrétiens en 1967, dans l'encyclique *Populorum Progressio*. Nos évêques l'ont d'ailleurs rappelé dans leur lettre *Populorum communio* de 2017.

Depuis le carême de l'année 1974, avec comme premier partenaire l'abbé camerounais Barthélemy Tchuem, *Entraide et Fraternité* accueille des femmes et des hommes de terrain aux remarquables engagements. Seule l'année 2020 a fait exception, en raison de la pandémie sanitaire.

■ *Jonas Jaccard, chargé de campagne*

1 Il en fut de même de *Brüterlich Teilen*, devenu *Miteinander Teilen*, en Communauté germanophone et de *Broederlijk Delen* pour les néerlandophones.

Carême 2021 : l'entraide et la fraternité, plus que jamais !

Depuis 1961, *Entraide et Fraternité*, service d'Église et organisation non gouvernementale de solidarité internationale, n'a de cesse de répondre à l'exigence évangélique de justice et d'amour du prochain.

Pour sa 60e campagne de Carême de partage, *Entraide et Fraternité* a décidé de mettre à l'honneur ses partenaires de la République démocratique du Congo. Soixante ans après sa première campagne au Kasaï, force est de constater que la faim tue toujours en RDC et ce pays, pourtant si riche en ressources naturelles, dépense davantage pour le remboursement de sa dette extérieure que pour le financement du secteur de la santé ou de l'éducation. Dans ces conditions, l'annulation de sa dette meurtrière ne doit pas être considérée comme une option, mais comme une question de survie. C'est pourquoi *Entraide et Fraternité* mène une campagne pour l'annulation de la dette des pays du Sud, pour instaurer plus de justice et permettre aux citoyens et citoyennes de ces pays de faire respecter leurs droits, à commencer par le droit à l'alimentation et à la souveraineté alimentaire.

■ *Chloé Martens, chargée de communication*

© Freepik.com

Carême en demi-teinte ?

Le carême s'ouvre par le mercredi des cendres, au lendemain du carnaval. De carnaval, il n'y en a guère en cette année de pandémie. Mais les fêtes religieuses ne s'arrêtent pas en raison de la pandémie.

Tout est bon pour nourrir notre vie chrétienne : les célébrations, la prière en groupe, tous les engagements possibles, signes de notre sens du « service », appelé dans l'Église « diaconie », et notre enracinement dans la prière personnelle.

Pourquoi insister ? Parce que le carême est la montée vers Pâques, sommet religieux de l'année liturgique. Pour les chrétiens, un temps de conversion dynamique, personnelle et communautaire. Une montée demande un élan, pas des muscles, mais un grand désir. À chaque âge, à chaque situation personnelle, un désir qui lui correspond. Le chemin de Pâques n'est pas une promenade de détente non plus… C'est une progression qui trouve son apogée dans la Semaine sainte, célébration de la Passion, de la Mort et de la Résurrection de Jésus.

Posters de carême, signets, calendriers, idées en toutes formes jaillissent sur les sites du vicariat de Bruxelles et du Brabant wallon, mais aussi sur les sites de *Prions en Église, Magnificat*, CathoBel. Des programmations spéciales sont en place sur les radios RCF ou également sur KTO.

ALLONS-Y POUR QUELQUES PROPOSITIONS

Si le printemps nous est favorable, on célèbre parfois, même si on ne peut rassembler trop de monde dans les églises. Si possible, on impose alors les cendres dans une liturgie simplifiée de la Parole, pour qu'un maximum de personnes autorisées puisse faire la démarche d'entrer ensemble en carême, tout en respectant les règles en vigueur du point de vue sanitaire.

Il est bon d'associer un maximum de personnes par Internet, de transmettre les célébrations par Facebook ou YouTube, ou encore par Zoom. Ces outils numériques permettent des interventions diverses, des vidéos, des témoignages, qui peuvent ensuite demeurer sur le site de l'Unité pastorale. Transmettons aussi des messages par voie électronique, sur les sites, ou envisageons des dépôts de flyers dans des boîtes aux lettres du quartier, annonçant le chemin pascal engagé. Pourquoi ne pas placer une affiche sur l'église, voire une bâche publicitaire annonçant la Pâque ?

Dessins, bricolages pour enfants ou pistes de réflexion à partager en famille… Soyons créatifs ! Pourquoi ne pas organiser des soirées de quartier pour lire ensemble quelques beaux textes d'Évangile ou des extraits de *Fratelli Tutti* ? Zoom fait des merveilles si on ne peut le faire en présentiel. Prenez des initiatives ! Vous n'avez pas besoin d'autorisation ! Mettons aussi en évidence les retraites données en ligne par les dominicains et les jésuites par Internet, ou encore « Prier en chemin », « Click to pray »… Rameaux et Chemin de Croix se prêtent bien à l'extérieur si nécessaire (en fonction de la situation sanitaire). Idem pour le soir de Pâques… Allumons le nouveau cierge pascal et qu'il brûle ! La Vie triomphe de la Mort.

Enfin, nous accompagnerons du mieux que nous le pourrons les personnes plus fragiles, en manifestant nos solidarités, en particulier à l'aide de la campagne d'*Entraide et Fraternité*.

■ *Tommy Scholtes, sj*

Les communautés catholiques de langues diverses à Bruxelles

Cela ne date pas d'aujourd'hui: Bruxelles accueille des personnes venues du monde entier. Celles qui souhaitent pratiquer leur foi dans leur langue d'origine se sont regroupées dans des communautés reconnues par notre diocèse, dans les lieux de culte mis à leur disposition, autour d'un responsable nommé par l'évêque de leur lieu d'accueil.

Une trentaine de communautés catholiques de langues diverses sont présentes à Bruxelles. Elles viennent d'Europe (du sud et centrale), d'Amérique, d'Asie (proche et extrême Orient) et d'Afrique. Différentes par leur origine géographique, histoire, langue, rite et culture, mais aussi leur situation sociale, ancienneté et taille, chacune de ces communautés bénéficie d'un accompagnement pastoral adapté.

CRÉER ET RENFORCER LES LIENS

Si elles ont une spécificité légitime, ces communautés présentes dans notre capitale font bel et bien partie de l'Église de Bruxelles et participent à sa vitalité.
Le risque existe bien sûr que ces groupes ne vivent en vase clos, renfermés sur eux-mêmes et sur leurs traditions, alimentant la nostalgie d'un paradis perdu. Ce n'est pas aider les migrants ou les expatriés que de les laisser vivre entre eux: les parents doivent s'adapter pour travailler ici, les enfants vont dans les écoles francophones ou néerlandophones, leur vie sociale est à Bruxelles ou dans les environs. Il importe donc de créer et de renforcer les liens entre ces communautés linguistiques et l'Église locale (Unités pastorales, doyennés, vicariat). Chacun a une partie du chemin à faire vers l'autre. L'Église d'accueil a la responsabilité de les faire s'y sentir chez eux, de leur tendre une main et d'en faire des acteurs à part entière. Et les pasteurs des communautés linguistiques ont pour tâche de faire découvrir à leurs fidèles la réalité d'une Église vivant dans un contexte de sécularisation, qui ne leur est pas toujours familier. À cet égard, les formations que doivent suivre leurs responsables, que ce soit au niveau interdiocésain ou vicarial, ou au Centre d'Études Pastorales, sont essentielles.

DANS LES UNITÉS PASTORALES

Les communautés linguistiques ne sont pas réparties de façon homogène dans la région bruxelloise: certaines Unités pastorales en comptent six, d'autres n'en ont aucune. Mais là où elles sont présentes, de belles collaborations existent et sont à encourager ailleurs.
Il est devenu assez courant que les grandes fêtes de l'année liturgique, ainsi que les confirmations, soient célébrées de façon multilingue, avec chaque communauté présente sur un lieu. Mais la liturgie n'est pas le tout, et célébrer ensemble implique de se connaître et d'avoir fait déjà un bout de chemin commun. Ainsi, des rencontres communes de catéchèse, des préparations communes aux sacrements, mais aussi des engagements de solidarité et des fêtes patronales ou d'anniversaire réunissent occasionnellement les fidèles de différentes communautés d'une même UP. Surtout, les nommés se rencontrent régulièrement pour partager le travail

pastoral, créant un climat de confiance et de collaboration qui se transmet aux fidèles. Ces communautés sont en général heureuses, voire honorées, de pouvoir participer à des activités de l'Église qui les accueille. Encore faut-il les y inviter: le rôle des responsables d'Unités pastorales est ici essentiel.

Au niveau du vicariat, il est acquis depuis plusieurs années que toutes les personnes nommées dans les communautés d'autres langues sont invitées et participent aux grands rendez-vous de l'Église de Bruxelles: rentrée pastorale, journées de formation, appel décisif des catéchumènes, récollections… De plus en plus nombreux sont les responsables nommés dans deux pastorales: une francophone et celle de leur langue ou rite.

UN CHEMIN À POURSUIVRE ENSEMBLE

Ces communautés linguistiques, si elles sont bien insérées dans les Unités pastorales où elles se trouvent, permettent à leurs fidèles d'ouvrir leurs horizons et de découvrir une foi qui est celle d'un choix personnel, au-delà des rites et des traditions des pays d'origine. Le fait que les enfants de ces communautés parlent plus facilement le français ou le néerlandais que la langue de leurs parents peut aussi aider à créer davantage de ponts.
La question de l'avenir de certaines de ces communautés se pose, lorsque, après deux ou trois générations, il n'y a plus de renouvellement: il faut alors avoir le courage de les faire rejoindre et renforcer une communauté locale, ce qui implique une adaptation de part et d'autre.

Composées de pratiquants généralement plus nombreux et plus jeunes, ces communautés ne disposent pas toujours des mêmes facilités que les communautés locales, en termes de nommés, de locaux ou de finances.
Il arrive même qu'elles doivent payer davantage qu'une communauté locale l'usage de bâtiments pour le culte ou leurs activités pastorales. Or ces chrétiens venus d'autres pays font partie de la même Église et ne devraient pas être vus comme étrangers, mais avoir les mêmes droits et les mêmes obligations que les chrétiens du lieu. Un travail en ce sens est en cours pour sensibiliser les responsables du Temporel à cette dimension.

Quels que soient les défis et les richesses qu'elles présentent, les communautés linguistiques, grâce à la diversité d'expression de leur foi, sont une bénédiction pour notre Église de Bruxelles, en la rendant davantage catholique, c'est-à-dire universelle.

■ *Éric Vancraeynest, responsable des communautés d'origine étrangères*

Photos: © Éric Vancraeynest

Pourquoi des communautés linguistiques à Bruxelles ?

Ne suffirait-il pas d'inviter ces personnes à rejoindre les paroisses du quartier où elles habitent ? Certains diocèses font ainsi. Mais la plupart des diocèses des grandes villes européennes organisent de telles communautés linguistiques. C'est une façon d'accueillir des personnes ayant vécu un déracinement, quelle qu'en soit la cause, et qui non seulement ont besoin de retrouver un pan de leur culture et de vivre une solidarité, mais trouvent ainsi de quoi nourrir et fortifier leur foi. Prier est l'une des choses que l'on fait le plus facilement dans sa langue maternelle.

■ *É. V.*

Enseigner autrement… Oui, mais…

© Freepik.com

Plongés dans un confinement ! En 2020… Je rêve, je vais me réveiller… Écoles fermées, chacun chez soi… On fait quoi ?

Dans ce temps confiné, il aura fallu tout réorganiser et apprendre très vite avec la peur de se « planter » mais comme dit le proverbe : qui ne se plante pas, ne pousse pas ! Certains soirs, nos repas avaient le goût de nos mails, et au fond de notre lit, même les moutons ne venaient pas à bout de nos insomnies !

De bric et de broc, nous avons avancé à l'aveugle, des petits pas sur un sable mouvant. Un premier pas sur *Zoom* en classe virtuelle, un brin d'angoisse, mais c'est le premier pas qui compte ! Et puis tout s'enchaîne, *Teams, its learning, Padlet, Classroom, Skype, Trello, Wooclap*…. Tout un univers à découvrir ! Plutôt que de regretter le temps révolu d'avant Covid, nous avons pris notre bâton de pèlerin et nous nous sommes lancés dans cette 'hypervie' numérisée. Nous avons paré à l'urgence et fait notre 'job' : enseigner (faire signe).

Septembre, une rentrée remplie d'espoir ! Des sourires masqués, des paroles feutrées, mais la joie de se retrouver. Ce fut de courte durée… nous voici plongés, bon gré mal gré, dans un confinement nouvelle vague : les yeux rivés sur nos écrans, en mode visioconférence, cours en distanciel, hybridation, scénarisation, temps synchrone et asynchrone… Tout un nouveau vocabulaire et un autre mode de fonctionnement envahissent le monde de l'enseignement !

Avec le distanciel, la séparation physique nous a rendus plus efficaces dans un premier temps. Leurre ou illusion, nous avons pensé qu'aller à l'essentiel c'était de transmettre la connaissance et donner de la matière… La frénésie de nos activités numérisées inédites nous a donné l'impression d'enseigner dans des bulles, mais sans vraiment laisser la place à la rencontre, à l'Humain.

Dans un deuxième temps, nous avons réalisé que le décrochage scolaire, le désarroi et la souffrance des jeunes déplaçaient cet essentiel vers des aspects plus informels mais combien plus précieux de ce qui fait, avant tout, l'école chrétienne. Car l'école n'est pas que disciplines académiques, obéissance à un règlement scolaire et étude pour obtenir un diplôme. Penser en ces termes, c'est rétrécir la vision et la mission éducative, c'est négliger la dimension humaine au cœur de nos apprentissages.

Poser un acte pédagogique, c'est en même temps penser à son intention et à sa finalité… Aujourd'hui, nous prenons ce temps réflexif qui questionne nos pratiques, qui explore les enjeux du SENS face aux transformations pédagogiques amenées par le numérique. Avec notre sensibilité et notre spécificité de professeur de religion, nous voulons accueillir dignement chaque jeune qui nous est confié, le prendre là où il est et l'emmener sur ces nouveaux chemins qui se baliseront ensemble, en équipe et en école. N'attendons pas que tout soit balisé pour nous, mais soyons des acteurs de ce que nous aimerions changer pour former une jeunesse qui s'engage dans les nouveaux défis de notre société.

C'est avec elle qu'il faut oser, croire et rêver le monde d'aujourd'hui et de demain…

■ *Ingrid Busa et Vinciane Pirotte, CP religion pour le secondaire*

© Freepik.com

Vous avez dit distanciation ?!

Je regarde mon élève dans les yeux et me surprends à vérifier si mon masque est bien sur mon visage. En effet, il vient de me rendre mon sourire…

Septembre, le cours de religion a repris, j'ai concocté le même questionnaire pour chacune de mes classes. De la première à la sixième primaire : « Comment avez-vous vécu le confinement ? Comment vivez-vous la rentrée ? Quels sont vos espoirs et vos peurs ? » Je les écoute et je sais que nous pouvons reprendre sereinement le temps de l'école en présentiel (un nouveau mot à la mode). J'étais inquiète, je l'avoue, mais très vite et très naturellement, ce sont les enfants eux-mêmes qui m'ont apaisée. Nous avons repris le cours là où nous l'avions laissé et un aspect fondamental est venu renforcer notre lien. Difficilement explicable, nous traversons la même période : contraintes, interdits, gestes barrières et distanciation sociale (encore des mots à la mode). Et pourtant, nous n'avons jamais été aussi proches, mes élèves et moi. C'est comme si nous nous étions davantage penchés sur l'Humain. Quelle connexion avec l'Évangile !

SOURIRE DES YEUX

Oui, j'avais bien mon masque lorsque cet élève m'a rendu mon sourire et on s'est tous habitués à sourire avec les yeux, les mains, l'écriture. Je décide donc de donner au sourire une priorité absolue. Les tensions entre adultes se multiplient en coulisses avec toutes ces règles incohérentes nées petit à petit depuis le mois de mars, dans un protocole scolaire assez flou. Les enfants et moi décidons alors de leur mettre du baume au cœur en leur adressant leurs plus belles qualités, un collier de perles écrites. Cela semble marcher, mieux, le dialogue s'enclenche, il faut persévérer.

Et puis, il y eut le code rouge. Celui censé protéger le monde de l'école du virus. Et deux choses se sont produites.

ET NOUVEAUX REGARDS

D'une part, le rapport au temps a changé. Il s'est allongé, car le temps en classe lui-même s'est allongé. Après mon cours, je reste en classe. Les enfants ont 20 minutes pour avaler leur dîner, là où dix secondes plus tôt ils travaillaient. Je deviens surveillante du temps de table et nous explorons un nouvel aspect de notre relation prof-élèves, nous parlons de tout et de rien, avec légèreté, nous faisons le bilan des 50 dernières minutes, nous projetons nos week-ends, j'apprends à connaître l'enfant davantage que l'élève…
D'autre part, ma place de prof de religion a changé. Avec six heures de cours par semaine, on est le prof qui passe et qui repart. Avec le code rouge, me voici investie dans le groupe, les débats, les résolutions de problèmes, les surveillances. Une nouvelle place, je fais tout à coup partie intégrante de l'équipe éducative.

L'école occupe la catégorie des essentiels (alors que d'autres choses devenues interdites nous le sont tout autant). Mais l'école a gagné du galon et le prof de religion aussi. Et ça, ça fait du bien ! La reconnaissance, la considération et le renforcement des liens humains sont les trois aspects miraculeux de cette crise sans fin. Dieu merci, il y en a !

■ *Élise Herman,*
professeur de religion au fondamental

Mémoires d'un administrateur au Congo

Entretien avec André de Maere d'Aertrycke

Administrateur de Territoire honoraire au Congo belge (1952-1960) et juge au tribunal de Kolwezi (1960-61), André de Maere d'Aertrycke nous apporte un beau témoignage qui mérite d'être versé au dossier de la colonisation et de la décolonisation du Congo.

En quoi consistait la fonction d'administrateur territorial au Congo belge ?
Nous devions tout faire, sauf la messe : l'administration, l'ordre public, la justice, l'agriculture, la santé publique, les travaux publics… Avec comme objectif de promouvoir le bien-être de la population.

Les valeurs sont très différentes entre les cultures africaine et européenne…
Notre culture judéo-chrétienne et les cultures africaines étaient fort opposées. La bonté, par exemple, qui est une valeur dans notre culture, ne l'est pas dans la culture africaine, car on la considère comme une faiblesse. En revanche, la culture africaine est basée sur la solidarité clanique : personne ne peut y manquer de quoi que ce soit. Si quelqu'un a besoin de quelque chose, on est obligé de l'aider sous peine d'être exclu du clan, ce qui est pire qu'une excommunication.

© André de Maere

Dîner à Kolwezi 1961

Comment démêler le vrai du faux lorsqu'on évoque les crimes des premières années de la colonisation ?
Il est clair que la colonisation ne s'est pas faite en douceur. On n'entre pas dans un pays inconnu avec des bons sentiments, surtout lorsqu'on a comme objectif de le mettre en valeur et d'éradiquer les différentes formes d'esclavage qui y existaient.

Il est clair aussi que les agents de l'État et les agents des sociétés, qui étaient souvent seuls en brousse, ont commis des exactions. Le rapport de la Commission d'enquête internationale, instituée par le roi Léopold II pour examiner les accusations dont il était l'objet, le reconnaît tout à fait. Mais après trois mois d'inspection, principalement dans les régions caoutchoutières, les enquêteurs n'ont pas trouvé un seul cas de main coupée sur l'ordre d'un blanc à un noir vivant. Lorsqu'il y avait des mains coupées, elles étaient le plus souvent prises sur des cadavres, par les soldats chargés de mater une rébellion, car ils devaient justifier le nombre de cartouches tirées. Cette commission d'enquête a d'ailleurs aussi, très clairement, exprimé son admiration pour ce qui a été réalisé en si peu de temps, avec si peu de moyens. On a mis fin à ce qui était un véritable enfer. Quand on compare ce qu'a été la colonisation, entre cette période primitive qui fut affreuse et la période actuelle, on peut dire que c'était la période la plus heureuse, ou en tout cas la moins malheureuse.

Et les millions de morts dont on accuse parfois les premiers colons ?
Toute cette opposition s'est exprimée au moment où le caoutchouc a commencé à rapporter. Les Anglais ont regretté d'avoir refusé l'offre du Congo que Stanley leur avait faite. Ce chiffre de 10 millions a été lancé par l'écrivain Mark Twain, sur la base d'une estimation de 17 millions d'habitants faite par Stanley. Il avait extrapolé

à l'ensemble du territoire la population des berges du fleuve. C'était complètement farfelu.

Il y avait peut-être 2 ou 3 millions d'habitants lors de la mise en place de l'État indépendant du Congo. Le premier recensement ne date que des années 1920. Il est indéniable toutefois qu'il y a eu, au début, une très forte diminution de la population, mais c'était dû avant tout à l'extension de la maladie du sommeil et pas tellement aux maladies importées par les Européens, comme la variole. Les populations indigènes sont davantage entrées en contact les unes avec les autres, ce qui a permis aux virus de circuler. D'ailleurs, comment voulez-vous que les agents, qui n'étaient pas plus d'un millier à l'époque, aient pu massacrer en si peu de temps des millions de personnes?

Et que dire de la manière dont les Belges ont mené la décolonisation?
On parle parfois de la colonisation comme d'un crime contre l'humanité. Moi, je dis que c'est la décolonisation qui a été un crime contre l'humanité; pas la décolonisation en tant que concept, mais la façon dont elle a été faite. La Belgique a non seulement lancé l'indépendance à la tête des Congolais sans préparation sérieuse, mais elle a en outre privé le nouvel État de moyens de subsistance, en donnant le conseil perfide aux grandes sociétés minières et foncières de déplacer leur centre de décision, tout en leur conseillant aussi de racheter la part qui appartenait à la colonie. Ensuite, on a confié le pouvoir à des politiciens incapables et non pas à ceux qui détenaient déjà une réelle autorité. Il eut fallu aller du bas vers le haut, à partir des chefferies qui auraient désigné des représentants vers une région ou un district, de là vers la province et de la province vers un État fédéral. Mais au lieu de cela, on leur a imposé notre démocratie parlementaire, un système qui ne pouvait pas fonctionner là-bas.

> **“ Nous devions tout faire, sauf la messe ”**

Que pouvez-vous dire de l'action des missionnaires tout au long de la période coloniale? Ont-ils toujours été les alliés des colons?
Les missions, c'était un peu comme les abbayes au Moyen Âge: une oasis d'où rayonnaient l'évangélisation et la civilisation. Elles s'occupaient notamment de l'enseignement et des soins médicaux, car il fallait nourrir le corps avant de s'adresser à l'âme. Il y avait une très bonne entente entre les missions et les chefs locaux et les villageois.

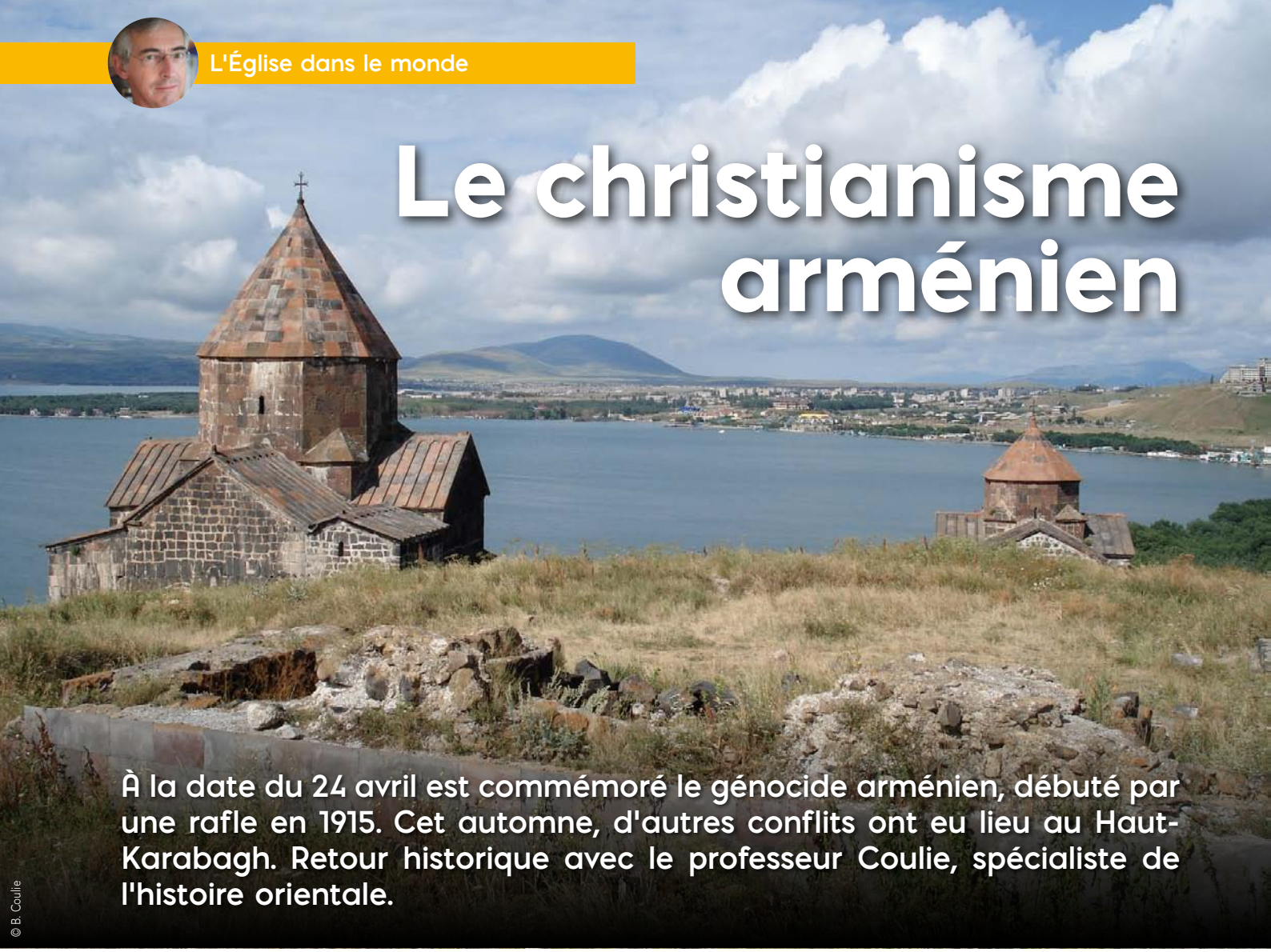
© André de Maere
André de Maere, administrateur de Territoire en 1960

Les missionnaires catholiques utilisaient le grand filet et la pêche miraculeuse: on convertissait le chef du village et toute la population suivait. Les protestants, quant à eux, n'avaient pas la même façon d'évangéliser. Ils faisaient plutôt du «*pick and choose*». Ils choisissaient leurs convertis. En général, c'était des gens très vertueux.

Un peu avant l'indépendance, les missions ont quelque peu pris leurs distances par rapport aux autorités coloniales. Cela leur a permis de rester par la suite, mais elles l'ont malgré tout payé très cher: plus de 300 missionnaires ont été assassinés après l'indépendance, surtout lors de la révolte des Simbas en 1964. Souvent, on critique les missions en disant: qu'est-ce que vous avez été faire là-bas? Vous avez imposé une religion étrangère. Mais ils n'ont rien imposé du tout. D'ailleurs, ce n'est pas une religion étrangère, c'est une religion universelle qui s'adapte à toutes les cultures. C'est tellement vrai que, maintenant, ce sont eux qui viennent ré-évangéliser l'Europe. Grâce à eux, nous avons des prêtres dans nos paroisses.

■ *Propos recueillis par Jacques Zeegers*

Le christianisme arménien



© B. Coulie

À la date du 24 avril est commémoré le génocide arménien, débuté par une rafle en 1915. Cet automne, d'autres conflits ont eu lieu au Haut-Karabagh. Retour historique avec le professeur Coulie, spécialiste de l'histoire orientale.

LE CHOIX DU CHRISTIANISME

La République d'Arménie actuelle, enclavée entre Turquie, Géorgie, Azerbaïdjan et Iran, représente moins de 10% du territoire historique de l'Arménie ancienne, celle de l'Antiquité et du Moyen Âge. Elle occupe alors une bonne partie du plateau anatolien, se trouvant ainsi prise en étau entre des voisins toujours plus puissants qu'elle, qui tantôt se battent entre eux sur le territoire arménien, tantôt laissent se développer un royaume arménien « tampon » qu'ils s'efforcent toutefois de contrôler, notamment en voulant imposer leur religion. À l'ouest, Rome puis Byzance, et à l'est, l'Iran des Parthes puis des Sassanides. À l'ouest, le paganisme gréco-romain, auquel succède, dès le IVe siècle, le christianisme, et à l'est, le mazdéisme perse et son culte du feu. Face à ces pressions, les Arméniens ont bien du mal à conserver leur religion traditionnelle et se voient forcés d'adopter celle d'un de leurs voisins. Ils optent pour le christianisme – 301 est retenu comme date traditionnelle de la conversion du royaume d'Arménie – se faisant des ennemis des Perses mazdéens, mais aussi, plus tard, de tous ceux qui déferleront sur le territoire arménien en amenant l'islam avec eux : Arabes, Seldjoucides, Mongols, Ottomans. L'attachement au christianisme devient rapidement une des marques principales de l'identité et de la culture arméniennes, avec la langue et l'écriture.

LA SÉPARATION D'AVEC L'ÉGLISE BYZANTINE

Pour autant, ce choix du christianisme, qui est aussi un choix de l'appui byzantin contre la Perse puis contre le califat, ne va pas sans mal, car Byzance n'est pas toujours une puissance commode. Elle aussi cherche à imposer « son » christianisme, c'est-à-dire l'adhésion aux décisions des conciles et à l'Église orthodoxe impériale. Mais les Arméniens ne sont pas de simples Byzantins : ils ont leurs traditions, une culture ancestrale, une société organisée en grandes familles princières, une proximité avec les courants religieux venus de Syrie, qui leur font renâcler devant ce qui serait une assimilation pure et simple au christianisme byzantin. La procla-

mation des deux natures du Christ, humaine et divine à égalité, par le concile de Chalcédoine en 451 vient heurter les tendances plus orientalisantes du christianisme arménien. La réponse n'est pas immédiate : en 451, les représentants du clergé arménien ne peuvent se rendre au concile en raison de la guerre menée alors par le royaume contre la Perse. Ce n'est qu'un siècle plus tard – la date de 551 est retenue par la tradition – que les Arméniens rejettent officiellement les décisions dyophysites de Chalcédoine, en faveur d'une position miaphysite (le terme est préféré à monophysite) professant dans le Christ une nature divine prenant le pas sur la nature humaine. L'Église arménienne se sépare alors de l'Église byzantine et du giron de l'orthodoxie pour former une Église indépendante, autocéphale, orientale mais non orthodoxe. Des récits, basés sur des éléments historiques mais largement remaniés avec le temps, sont forgés pour donner à cette revendication la légitimité nécessaire : dès les origines, deux disciples du Christ, Thaddée et Barthélemy, auraient apporté les premiers ferments de christianisme sur la terre arménienne ; au tournant des IIIe et IVe siècles, le roi d'Arménie Tiridate aurait été amené à adopter le christianisme et à convertir son royaume par un certain Grégoire, devenu dès lors l'Illuminateur de l'Arménie. C'est pourquoi l'Église arménienne est dite apostolique grégorienne.

LE CONFLIT DU KARABAGH

LES ORIGINES HISTORIQUES

Le Karabagh (mot turc, signifiant « jardin noir ») est le nom donné à la région de l'Artsakh, l'extrémité orientale du territoire arménien historique. Les Arméniens y sont installés depuis leurs origines, il y a 2 500 ans. Parce qu'il s'agit de la partie la plus à l'est du territoire arménien, elle a été particulièrement en contact avec les voisins orientaux, elle a été souvent occupée et parfois coupée du reste du territoire arménien, ce qui a permis le développement de formes locales de la culture arménienne : un dialecte particulier et une structure sociale originale, celle des « mélikats », sortes de principautés plus ou moins autonomes (XVIe-milieu du XVIIIe s.), à laquelle succède un khanat musulman du Karabagh (1747-1804). Cela ne sera pas sans conséquence. En 1813, le traité de Gulistan qui met un terme, tout temporaire, à la guerre russo-perse, attribue le Karabagh à la Perse, le séparant ainsi du reste de l'Arménie, dépendant de la Russie. C'est cette frontière qui sera reprise en 1921, lors de la constitution de l'URSS, lorsqu'il s'agit de tracer les limites entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan soviétiques : le Karabagh est alors rattaché à l'Azerbaïdjan. Il y bénéficie d'un statut d'oblast (région semi-autonome), mais ce n'est que théorie. En pratique, la zone limitrophe avec l'Arménie est vidée d'Arméniens et peuplée d'Azéris faisant de ce qui reste du Karabagh une enclave totalement entourée d'Azéris, les monuments religieux anciens sont détruits et l'Église d'Artsakh est réduite au silence.

LA PREMIÈRE GUERRE DU KARABAGH

Dans les années 1980, les Arméniens du Karabagh voient dans la politique de réformes au sein de l'URSS une occasion pour s'éman-

L'Église arménienne de Bruxelles

© Église arménienne

La communauté arménienne en Belgique est estimée à environ 30 000 personnes, répartie dans tout le pays, avec des groupes plus importants à Anvers et à Bruxelles. C'est là (rue Kindermans, 1a) qu'a été érigée l'église Sainte-Marie-Madeleine, inaugurée en 1990 ; c'est la seule église arménienne du pays, les autres étant des lieux de culte existants servant à l'occasion au culte arménien. Due à l'architecte Haik Mardikian, elle s'inspire des plans de l'église arménienne Sainte-Croix d'Agthamar, sur le lac de Van (Turquie actuelle), un monument emblématique de l'architecture et de l'art arméniens datant du Xe s. C'est un bel exemple d'approche moderne d'un plan traditionnel. Les églises arméniennes ont en effet développé, à partir d'un schéma cruciforme répandu dans tout le monde paléochrétien et byzantin, des modèles particuliers où l'édifice adopte le plan en croix grecque, centré, et dans lequel le carré délimité par les retombées des quatre arcs est surmonté d'un tambour octogonal et d'une coupole circulaire. L'église bruxelloise suit ce modèle en le modernisant, pour former un ensemble harmonieux, rehaussé par l'alternance de couleurs sur les murs extérieurs. ■ B. C.

ciper. Ils demandent d'abord leur rattachement à l'Arménie, sans succès. Puis l'URSS se disloque et les événements s'accélèrent : le 30 août 1991, l'Azerbaïdjan proclame son indépendance, à laquelle le Karabagh répond le 2 septembre par la proclamation de sa propre indépendance, suivie de celle de l'Arménie le 21 septembre et la dissolution de l'URSS le 26 décembre. L'imbroglio juridique est total, car, le 2 septembre, le Karabagh a déclaré son indépendance par rapport à l'Azerbaïdjan dans une URSS encore existante ! L'Azerbaïdjan intervient alors militairement pour empêcher l'indépendance du Karabagh au secours duquel vient l'Arménie : c'est la première guerre du Karabagh. L'Arménie occupe militairement la zone limitrophe que l'Azerbaïdjan avait peuplée d'Azéris, dès lors chassés de ce territoire tampon. Le prix de cette guerre est lourd : 6 000 morts du côté arménien, 20 000 du côté azéri, plus de 600 000 Azéris déplacés, et 400 000 Arméniens qui ont fui l'Azerbaïdjan. Le conflit se termine par un cessez-le-feu, en 1994, avec mission à l'OSCE, plus particulièrement au Groupe de Minsk qui en dépend, de surveiller son respect et de trouver une issue négociée. Mais depuis 1994 les discussions ne permettent aucune avancée, chaque partie campant sur ses positions et invoquant des principes légitimes mais opposés : les Arméniens mettent en avant le droit des peuples à l'autodétermination, l'Azerbaïdjan se réclame du principe de l'intégrité du territoire. La ligne de front demeure une zone dangereuse, minée, où les escarmouches sont nombreuses.

© B. Coulie

LA DEUXIÈME GUERRE DU KARABAGH

Le 27 septembre 2020, des combats reprennent. Il ne s'agit plus d'escarmouche. C'est la seconde guerre du Karabagh, une guerre savamment préparée de longue date par l'Azerbaïdjan, avec le soutien direct de la Turquie qui fournit du matériel et transfère des combattants djihadistes de Syrie. Les combats sont violents, les traitements sont inhumains : prisonniers arméniens piétinés, écrasés, parfois même décapités par les djihadistes en échange d'une prime par soldat tué. Le 9 novembre, Arménie et Azerbaïdjan signent un cessez-le-feu sous l'égide de la Russie. Le prix à payer est énorme pour l'Arménie : les territoires tampons retournent à l'Azerbaïdjan, qui garde aussi la partie du Karabagh qu'il a réussi à reconquérir, et ce qui reste est placé, sans statut clair, sous la surveillance de l'armée russe ; l'Arménie doit accepter le passage sur son territoire d'un couloir de communication entre l'Azerbaïdjan et le Nakhitchevan, lequel a une frontière avec la Turquie, celle-ci obtenant ainsi un accès indirect à la mer Caspienne. Russie et Turquie : deux grands pays qui s'avèrent être les vainqueurs du combat meurtrier entre leurs deux « proxys ». Mais tout reste à écrire : quel sera le statut du Karabagh ? Les Arméniens vont-ils retourner y vivre ? Quel traitement l'Azerbaïdjan va-t-il réserver aux monuments arméniens sur les territoires conquis ? La Turquie va-t-elle se limiter à un couloir d'accès ? Va-t-elle y faire transiter les hydrocarbures de la Caspienne ? Les Arméniens n'ont pas fini d'être confrontés aux enjeux géopolitiques du Sud-Caucase.

Professeur Bernard Coulie,
recteur honoraire
de l'Université catholique de Louvain

L'ÉGLISE APOSTOLIQUE ARMÉNIENNE EN BELGIQUE

Depuis 11 ans, la communauté est dirigée par le père Zadik Avedikian. Outre la paroisse Sainte-Marie-Madeleine d'Ixelles, il y a au minimum une messe mensuelle en la paroisse Saint-Grégoire-de-Narek à Anvers, en la paroisse Saint-Nerses-Chnorhali à Liège, et en l'église Saint-Damien à Courtrai. La présence de cultes à Malines n'est plus que sporadique.

Les fidèles sont plus nombreux à Bruxelles et Anvers, ces villes ayant accueilli la première vague d'immigration après le génocide de 1915.

Plus récemment, les membres viennent, outre d'Arménie, d'Iran, de Syrie, d'Irak, du Liban ou de Turquie. La communauté apostolique rayonne comme un point d'accueil et permet parfois de se réapproprier la langue perdue en cours de diaspora. Le père Zadik prêche en français et en arménien lors des célébrations dominicales longues de deux heures.

La communauté propose une école de catéchisme en arménien, un groupe pour les jeunes, un autre pour les femmes et un groupe de prière. La communauté vit aussi par la célébration de mariages et de baptêmes, l'aspect social et culturel étant indissociable du cheminement dans la foi. Chaque messe est suivie en temps normal d'une assemblée informelle dans la crypte, où l'on se partage nouvelles et spécialités.

■ *Anne Périer*

SOUTIEN DES ÉVÊQUES BELGES AUX CHRÉTIENS ARMÉNIENS

La récente violence vécue dans la région du Haut-Karabakh entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan préoccupe vivement les évêques de Belgique. De nombreux morts sont à déplorer, dont beaucoup de civils, plongeant les familles dans le deuil. (…) Les dommages ne sont pas limités aux dégâts matériels, mais comprennent aussi de graves blessures spirituelles.
Le jour de la Toussaint, lors de l'Angélus, le pape avait lancé un appel à la trêve «pour arrêter le versement de sang innocent». Le pape a exprimé sa proximité avec tous ceux qui souffrent et a demandé une paix stable pour cette région du Caucase du Sud.
Les évêques de Belgique tiennent à s'unir à l'appel et à la prière du pape, dans l'espoir d'une paix durable. Ils prient à cette intention. Ils adressent en particulier leur soutien par la prière aux communautés chrétiennes d'Arménie, dont la terre historique est menacée si elles sont contraintes à l'exil.
Le cessez-le-feu et l'accord de paix récemment signé doivent avoir pour vocation, non seulement l'arrêt des violences, mais aussi, la possibilité pour les chrétiens de vivre en paix sur la terre de leurs ancêtres, dans le respect de leur culture chrétienne.

■ *+ Les évêques de Belgique, 13 novembre 2020*

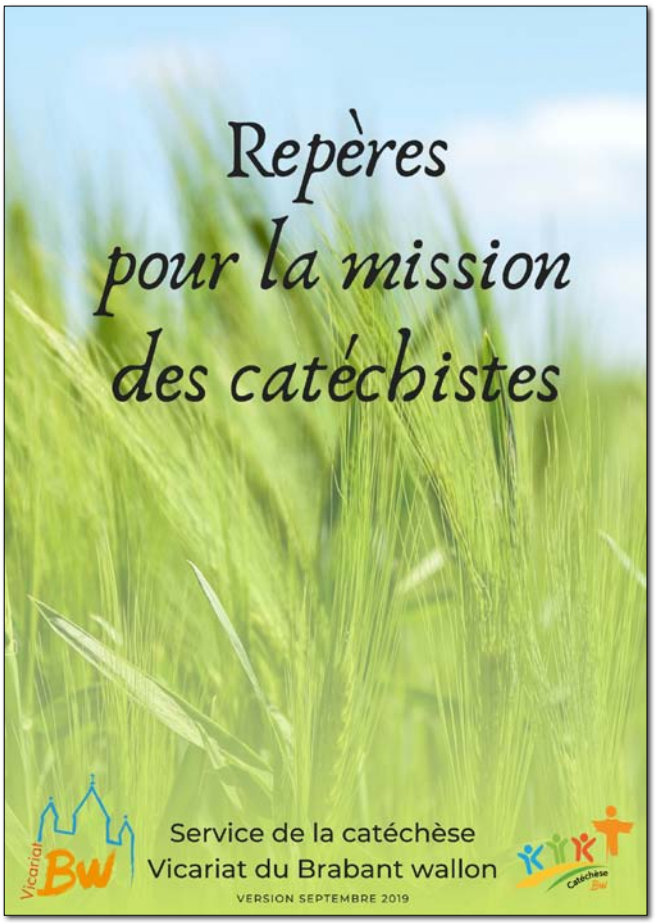
© Vatican Media

L'ÉGLISE STE-MARIE-MADELEINE

Le bâtiment de la rue Kindermans a été construit grâce à la générosité de 14 donateurs. L'inhabituelle dédicace à la sainte rend hommage à la femme de l'un d'entre eux, Christophe Kkatchik Khatchikof. L'église vient de fêter ses 30 ans le 6 mai 2020 et s'est enrichie au fil des ans de tableaux, alors qu'initialement les murs terre de Sienne étaient nus.
Depuis décembre, un grand tableau représentant *Marie-Madeleine lavant les pieds du Christ dans des huiles parfumées* orne ainsi le dessus de la porte d'entrée. Le chœur présente également une icône de la vierge de l'artiste contemporaine Aïda Kazarian.
Autre point d'attention, la croix arménienne ornée de pierres est le témoignage de l'artisanat vivace et raffiné d'Arménie. L'inspiration est à trouver dans les pierres représentant des croix traditionnelles (Khachkars). Présentes partout en Arménie, elles avaient au départ une fonction funéraire avant de devenir des cadeaux honorifiques. Elles représentent la nature uniquement divine du Christ, fidèle au dogme apostolique.

■ *A. P.*

Nouveauté en formation des catéchistes



Le service de la catéchèse du Brabant wallon lance une nouvelle formation: une série de modules, destinés aux catéchistes, alliant capsules vidéo et approfondissements personnels, le tout à suivre chez soi, depuis le site catechesebw.be.

En automne 2019, le service de la catéchèse du Bw publiait un document important: *Repères pour la mission des catéchistes*. Ce texte est le fruit du travail conjoint des responsables de catéchèse dans les unités pastorales du vicariat et du service. Il est le point de départ de la formation en ligne proposée actuellement aux catéchistes brabançons.

LES RAISONS

Pourquoi mettre sur pied une telle formation? Mgr Jean-Luc Hudsyn nous répond: « *il est important de comprendre ce qu'implique la mission des catéchistes: que c'est une mission, et une mission confiée. Il faut comprendre que c'est une mission d'initiation à la foi vécue, qui implique de se laisser ré-initier soi-même dans sa relation à Dieu, à l'Écriture, au monde. Cela demande de le faire avec intelligence, avec et en Église… Parce que ça vaut la peine de se l'entendre dire sans quoi on fait œuvre superficielle et on tombe vite dans le découragement ou le formalisme, la non-joie: d'où cette formation…* » De son côté, Luc Tielemans, responsable du service de la catéchèse, est persuadé de « *l'importance du discernement de l'appel à la mission de catéchiste et de l'impérieuse nécessité de leur formation et de leur accompagnement* ». D'où l'objectif: donner un apport de fond sur la mission de catéchiste qui aide les personnes à se positionner de manière juste dans leur mission et à s'inscrire dans les orientations catéchétiques vicariales et ecclésiales.

LE PROJET

L'idée est donc de proposer une formation pour les catéchistes, nouveaux mais aussi anciens, accompagnée à distance par le service de la catéchèse. La forme se veut moderne et attrayante, basée notamment sur des capsules vidéo à visionner à sa guise. Les modules de formation correspondent à chacun des points des *Repères* et sont composés d'une vidéo d'environ cinq minutes, de propositions d'exercices et de lectures pour s'approprier les contenus, mais aussi de pistes pour aller plus loin. La formule adoptée: des modules d'une durée de 20 à 30 minutes, à suivre chronologiquement ou pas, en lien avec le responsable du pôle catéchèse de l'UP, et avec le soutien des membres du service de la catéchèse. Les modules peuvent être suivis individuellement ou en groupe. Un carnet permet de noter les éléments-clés du module et les progrès dans la réflexion du participant.

LES CONTENUS

Une première série de cinq modules est actuellement mise en œuvre. Au total, il y aura 18 modules, correspondant aux quatre parties des *Repères*: un préambule, le contenu de la mission du catéchiste, les composantes de la mission catéchétique et les engagements de la paroisse et/ou du pôle catéchèse vis-à-vis du catéchiste.

Les modules du préambule traitent de ce qu'est la catéchèse, de sa dimension kérygmatique, c'est-à-dire du lien entre l'annonce de Jésus Christ avec la vie de chacun, de son articulation avec les sacrements de l'initiation chrétienne, du principe d'immersion prôné en catéchèse et de la posture personnelle du catéchiste consentant à se mettre en route dans sa propre foi, à l'occasion de sa mission. En un deuxième temps, sept modules développent les différents points d'attention dans la mission de catéchiste, à savoir: accompagner à la manière de Jésus à Emmaüs, ouvrir à la relation personnelle avec Dieu - notamment par la prière -, initier à la vie de foi au sein d'une communauté, témoigner de sa propre foi, écouter les questionnements et les demandes des enfants et de leurs parents, s'inscrire dans une mission confiée par le Christ et par l'Église, être en même temps fidèle à la foi de l'Église et respectueux de ceux qu'on catéchise.

UNE MISSION EN LIEN

Le troisième bloc de modules traite de ce qu'implique la mission de catéchiste: réunir régulièrement les enfants, rencontrer d'autres catéchistes, se former dans la foi, faire le lien avec les différents acteurs paroissiaux, participer soi-même à la vie en Église et à la liturgie.

Le dernier point qui sera abordé dans cette formation, c'est ce que le catéchiste peut légitimement attendre de la part de la paroisse pour accomplir sa mission dans des conditions adéquates. Il s'agit pour la paroisse ou les responsables du pôle catéchèse de l'UP de proposer un soutien pédagogique et théologique, de nourrir la foi des catéchistes, de pourvoir aux besoins matériels lors des rencontres (cela implique les éléments évidents comme un local, mais aussi le matériel didactique nécessaire ou encore l'assurance du groupe et du catéchiste). Il appartient aussi à ces responsables d'honorer les besoins spécifiques des catéchisés, de leur entourage et des catéchistes, par exemple dans le cadre des animations et des célébrations (adaptation des horaires et/ou de la durée, mais également collaboration au choix des chants). Enfin, il est aussi important que la paroisse ou le pôle catéchèse assure une bonne communication entre les catéchistes et le service vicarial de la catéchèse, et ceci en transmettant les informations susceptibles d'aider chacun à remplir sa mission.

Rédiger son propre kérygme, faire mémoire des dates de la réception des sacrements de l'initiation chrétienne, envisager sa mission comme un travail d'artisan avec un apprenti, réfléchir à la manière de permettre aux enfants d'expérimenter concrètement les réalités de la foi, prendre connaissance de la pensée du pape François sur la catéchèse… autant d'activités diverses et variées qui, sous une forme interactive et ludique, agréable à aborder, permettent de se former d'une toute nouvelle manière.

■ *Jolanta Mrozowska,*
service de la Formation, vicariat du Brabant wallon

© J.-L. Hudsyn

Pour l'Avent 2021, une nouvelle traduction du missel!

Les reports se sont multipliés, mais, cette fois, on peut l'annoncer: on disposera pour l'Avent 2021 d'une nouvelle traduction du Missel romain en français.

Clarifions d'emblée les choses: il ne s'agit pas d'un «nouveau missel». Beaucoup plus modestement, il s'agit d'une *révision de la traduction française* du missel. Un chantier lancé en 2001 par Rome: revoir les traductions en langue vernaculaire du missel romain issu du Concile Vatican II, publié en 1970, et dans son édition de référence, en langue latine.

UNE RÉVISION NÉCESSAIRE

Pourquoi ce chantier de révision des traductions? Parce que les traductions de l'édition originale de ce missel en latin datent d'il y a bientôt 50 ans. En un demi-siècle, la langue et son rythme évoluent. Il y avait aussi que plus de précision devait être apportée dans la manière dont avaient procédé les premiers traducteurs au regard de la version «typique» en latin. Les uns trouvant que la traduction actuelle n'était pas toujours assez rigoureuse, et d'autres qu'elle était trop littérale… Ce ne fut donc pas une opération de tout repos… Ce qui doit être bien précisé c'est que ceux qui espéreraient – à tort ou à raison – trouver là un «nouveau missel» ou une «nouvelle messe»… ne seront pas exaucés: ce n'était pas le but!

On sortait d'un chantier préalable: la révision de la traduction liturgique de la Bible reprenant toutes les lectures bibliques utilisées dans la liturgie, mais y intégrant aussi tous les passages non repris dans les célébrations. Ce travail terminé, on disposait là d'une équipe hyper compétente et bien rôdée… On leur demanda de relever ce défi: revoir la traduction du missel en français. Évidemment pas tout seuls. Ce furent des allers-retours constants entre l'équipe de traduction, la *Congrégation pour le culte divin* à Rome, la *Ceftl* - une commission où plusieurs conférences épiscopales de pays francophones ont un évêque délégué. Le tout ponctué régulièrement de votes de l'ensemble des évêques concernés. Un immense chantier donc qui ne fut pas sans moments de tension, notamment vers la fin. Dans ses directives pour la traduction, Benoît XVI n'avait pas exclu de reprendre telles quelles des formulations que prononce actuellement l'assemblée. C'est vrai qu'elles n'étaient pas toutes le fruit d'une traduction littérale du texte latin… Certains (la majorité des évêques) voulaient les garder, parce qu'elles étaient devenues familières et qu'ils en trouvaient la formulation heureuse. D'autres intervenants dans le débat voulaient des traductions plus littérales, sonnant mieux par rapport à leur sensibilité. Le pape François dut trancher: pour lui, aux évêques d'en décider.

DES OUTILS

Des outils seront bientôt diffusés pour familiariser pasteurs et communautés aux changements de ce missel et les expliquer. Pour s'en tenir aux paroles qui concernent le déroulement habituel de la messe, relevons l'insistance sur les pauses silencieuses et la place donnée à la formulation inclusive: «frères et sœurs». Débat théologiquement plus pointu, le mot «consubstantiel au Père» est adopté à la place de «de même nature». Après le *Notre Père* et au moment d'introduire la communion, on reprend des mots proches de l'Apocalypse… Cela n'est sans doute guère une révolution liturgique. Mais ne ratons pas cette occasion de retrouver ensemble ce qu'est en profondeur l'eucharistie et tout ce qu'elle nous dit d'essentiel sur notre foi.

■ *+ Jean-Luc Hudsyn, évêque auxiliaire pour le Brabant wallon*

Une « Année Saint-Joseph »

Avec la Lettre apostolique *Patris corde - Avec un cœur de père*, le pape François rappelle le 150e anniversaire de la proclamation de saint Joseph comme Patron de l'Église universelle. À cette occasion, une « année spéciale Saint-Joseph » court jusqu'au 8 décembre 2021.

Source : Wikimedia

L'enfant jésus dans les bras de saint Joseph, Guido Reni, 1635

Un père aimé, un père dans la tendresse, dans l'obéissance et dans l'accueil, un père au courage créatif, un travailleur, toujours dans l'ombre : c'est avec ces mots, empreints de tendresse, que le pape François décrit saint Joseph.

La pandémie de Covid-19 fait comprendre l'importance des personnes ordinaires, celles qui, éloignées des projecteurs, font preuve de patience, insufflent l'espérance et veillent à créer une vraie co-responsabilité. À l'image de saint Joseph, « *l'homme qui passe inaperçu, l'homme de la présence quotidienne, discrète et cachée* », et qui, pourtant, « *joue un rôle inégalé dans l'histoire du salut* ».

PÈRE AIMÉ, TENDRE ET OBÉISSANT

Saint Joseph vit sa paternité en ayant « *fait de sa vie une oblation de soi, de son cœur et de toute capacité d'amour mise au service du Messie* ». En lui, « *Jésus a vu la tendresse de Dieu, celle qui nous fait accueillir notre faiblesse* », parce que c'est « *à travers, et en dépit de notre faiblesse* », que se réalise la plus grande partie des desseins de Dieu.
Joseph est père dans l'obéissance à Dieu : avec son '*fiat*', il sauve Marie et Jésus. Il enseigne à son Fils à « *faire la volonté du Père* ». Appelé par Dieu à servir la mission de Jésus, « *il coopère dans la plénitude du temps au grand mystère de la Rédemption et il est véritablement ministre du salut* ».

LA PRIÈRE QUOTIDIENNE DU PAPE À SAINT JOSEPH

Le pape récite tous les jours une prière à l'Époux de Marie, « *qui exprime dévotion et confiance* », mais qui est aussi un « *certain défi* » : « *Qu'il ne soit pas dit que je t'ai invoqué en vain, et puisque tu peux tout auprès de Jésus et de Marie, montre-moi que ta bonté est aussi grande que ton pouvoir* ».

INDULGENCES POUR « L'ANNÉE SAINT-JOSEPH »

L' « Année *Saint-Joseph* » est accompagnée « *d'indulgences spéciales* ». Des indications sont données pour les journées du 19 mars et du 1er mai, ainsi que pour les malades et les personnes âgées, « *dans le contexte actuel de l'urgence sanitaire* ».

■ *Tommy Scholtes, sj*
(avec Vatican News et CathoBel)

L'équipe ***Grandir dans la Foi*** de l'Église catholique de Bruxelles a donné la parole à des hommes qui ont développé les dons de saint Joseph. Chacun, à sa manière, met ses pas au quotidien dans ceux du saint.
Sept capsules vidéo sont prévues, autour des thèmes mis en avant par le pape : le service, la fragilité, le 'oui' de Joseph, l'engagement, la créativité, le travail, la paternité. La dernière capsule sera la bénédiction par Mgr Kockerols de toutes les familles et des « Joseph » de Bruxelles.
« Jusqu'à la fête de saint Joseph le **19 mars**, nous publierons chaque vendredi une vidéo, précise Dominique Coerten, de l'équipe *Grandir dans la foi* : un lieu, un témoignage, un éclairage théologique et la prière donnée par le pape François. »

À découvrir sur les réseaux sociaux et sur www.cathoutils.be

1er janvier
Envoi des vœux des bénédictines du monastère de l'Alliance, depuis leur bulle.

15 janvier
Le cardinal De Kesel, en congé maladie, salue le Conseil épiscopal en ligne et exprime ses remerciements pour les efforts déployés dans ces circonstances difficiles.

25 janvier
Mgr Kockerols soutient les initiatives de solidarité dans les Marolles

2 février
Journée de la Vie consacrée. Célébration diffusée en direct depuis la chapelle N.-D. des Apôtres en l'église St-Jean-Berchmans, Etterbeek.

9 février
Cérémonie des doctorats honoris causa, UCLouvain.